

mancière et de la chronique naïve pour entrer dans des voies plus larges, lorsque la France entra à son tour dans le mouvement de réaction littéraire qui se continuait en Italie.

En France, non plus qu'en Italie, les traditions antiques n'étaient pas oubliées, mais ce n'était qu'un écho imparfait, un assemblage informe de doctrines étrangement dénaturées par la scholastique des universités et les rêveries du cloître. Aristote, incompris quelques ouvrages de Cicéron, Virgile, Ovide, Térence, tel est à peu près le bagage littéraire en circulation dans le monde du moyen-âge. Mais, quand au milieu du XV^e siècle, les manuscrits sortirent de leur poussière, que les découvertes succédèrent aux découvertes et que Constantinople eut confié à l'Occident la partie la plus chère de ses dépouilles, précieuse semence jetée sur une terre féconde, alors le monde sembla se réveiller et poussa un cri d'admiration à la vue de ces merveilles des temps antiques; on se jeta sur les legs d'Athènes et de Rome, on les étudia, on les dévora; mille mains les transcrivirent, et, comme un dessein de la Providence, l'imprimerie vint tout à point mettre au service de la science sa féconde activité.

Saturés de grec et de latin, enthousiastes admirateurs d'Homère et de Virgile, les hommes d'alors se prirent à dédaigner la bonne et naïve littérature de leurs pères, si expressive, mais en même temps si vulgaire et si barbare. Les expéditions d'Italie donnèrent naissance en France à une foule d'idées nouvelles qui n'attendaient pour se produire qu'une forme, qu'un vêtement. La France, comme l'Italie, voulut aussi avoir une langue littéraire. Les esprits se mirent à l'œuvre et l'institution